



CATARINA VITI

**L'HOMME
OUBLIE
D'ATROPOS**

Nouvelle



Sweet Memory

Extrait

Catarina Viti

Copyright © 2022 Catarina Viti
Tous droits réservés
ISBN: 9798405329963

Qu'est-ce que l'imaginaire d'une romancière sinon une mémoire tissée dans le mensonge et la fantasmagorie ?

Voici neuf histoires de vie. Bien que présentées comme réelles, taillées dans le vif de l'existence, elles ne sont rien d'autre que le produit de mon imagination, ou presque.

*

Les citations en exergue sont extraites de
Textes sans sépulture, LAURENT DANON-BOILEAU
Recueil de textes rédigés par des patients hospitalisés
en services psychiatriques, et publiés entre 1850 et 1930.

L'homme oublié d'Atropos

« Il ne s'est rien fait de naturel depuis la fin du monde ; la dernière neige naturelle est tombée en 1891 ; il n'y a plus que moi de vivant ; il n'y a plus personne sur terre. »

À choisir, je préfère la compagnie des animaux à celle des gens. Il m'est plus aisé de communiquer avec les bêtes, même les plus négligeables comme les crickets, les lézards, les lombrics...

Vers le milieu de ma vie, j'ai cru en l'Homme ; ce qui n'avait pas été le cas dans l'enfance, et ce qui ne l'est plus maintenant. Bien entendu, cela est une généralisation, voire une exagération méridionale ; il y a tout de même certains humains au contact desquels il m'arrive d'éprouver un sentiment vaguement proche de la plénitude que me procurent mes fréquentations animales.

La communication avec les bêtes n'est jamais entachée de doute. Aucun calcul chez l'animal, ou bien un calcul si évident pour un petit plaisir sans malice qu'il en devient attendrissant ; ce qui n'est jamais le cas des calculs humains. Ces derniers, avec leurs concepts douteux et leurs tristes passions, s'ils me font sourire, c'est de dérision seulement.

Et de toutes les formes de communication entre les gens, la plus biaisée, la plus opaque et sujette à caution et à précaution, selon moi, est celle qui unit un présumé thérapeute et un présumé patient.

Monsieur G.

Encore un homme traîné par sa femme jusqu'à mon cabinet, et pour cause, cette fois-ci : dire qu'il tenait droit sur ses flûtes aurait été pure fiction, quant à mettre tout seul un pied devant l'autre, cela aurait relevé de la gageure... Une nouvelle histoire de dernière chance, direz-vous, et vous n'aurez pas complètement tort. Tout dépend du sens donné au mot chance...

Comme mon cyclope antillais, monsieur G. n'avait pas été bavard au début de la séance, mais contrairement à lui, il n'avait à aucun moment retrouvé l'usage de la parole pour l'unique raison qu'il était mort.

Ah, je sais bien : présentée ainsi, la chose paraît incroyable. Mais vous verrez en lisant ce récit qu'il n'y a aucune autre explication.

C'était un couple de personnes âgées, largement octogénaires. De sacrés procréateurs. La vieille m'avait de

suite affranchie, des fois que je passe à côté du prodige. Voilà, j'avais devant moi un patriarche comme on les concevait dans l'Ancien Testament. Une race éteinte de nos jours. Le clan des G. : douze enfants, tous en vie encore à cette heure. Trente-six petits-enfants, et déjà douze arrière-petits-enfants. Pour les grandes occasions, ils louaient un hôtel-restaurant, car, à la tribu, il fallait encore ajouter pour chacun des deux membres du couple, les frères et sœurs, les cousins... Allais-je deviner combien ils avaient été pour fêter le quatre-vingtième anniversaire de Robert (c'était le prénom de monsieur G.), date qui coïncidait avec leurs noces de diamant ? Je m'efforçai à un calcul approximatif, abandonnai l'exercice et lançai au hasard et par pure bravade : *Cent onze* ? Elle partit d'un éclat de rire. Je n'y étais pas du tout : *Deux cent trente-cinq* ! Je glissai une œillade vers Robert. Rien n'avait changé sur son visage ; pas le plus minime des micromouvements. Il avait gardé son expression impassible, son regard vide dans ses orbites creuses. À cet instant, je n'avais pu m'empêcher de lui trouver une certaine ressemblance avec la momie de Ramsès II. J'écoutais la vieille femme d'une oreille distraite tout en la détaillant, et son mari ensuite, dans l'espoir de retrouver ainsi ma concentration et ma bonne vieille verticale intérieure. Bien qu'elle semblât endimanchée, elle était habillée avec beaucoup moins de soin que son homme, un peu comme si elle avait tenu à souligner, à travers sa tenue, le caractère secondaire de son personnage au sein du couple. Lui se tenait raide dans un costume de confection bon marché, certes, mais revenu depuis peu du pressing. Le tissu autant que la coupe

étaient d'un grand quelconque, mais le soin méticuleux qu'on avait prodigué à la tenue lui donnait sans conteste un authentique cachet mortuaire. Tel quel, on aurait pu installer Robert dans un cercueil, il aurait fait un mort impeccable.

J'arrêtai le babil de la femme et lui demandai d'en venir au motif de la consultation. La vieille changea d'attitude aussi sec, marqua un silence appuyé tout en rivant ses yeux sur Robert. Puis, se tournant enfin vers moi, elle lâcha sur le ton de l'amertume et de la colère : *Il ne mange plus rien !*

La surprise me coupa le sifflet.

Le temps de rassembler mes esprits pour la questionner, la vieille m'avait déjà énuméré dix plats, parmi les préférés de Robert, qu'elle lui avait concocté les jours précédents, rien que du cuisiné maison, à son âge, hein ? Comme si elle avait besoin de se mettre au fourneau des heures pour que cet ahuri ne touche même pas à son assiette. Soupe de poissons, artichauts en barigoule, bar grillé, ratatouille niçoise (les légumes cuits séparément, les tomates pelées & épépinées...), j'en voulais d'autres ?

Blanquette de veau, alouettes sans tête, encornets farcis...

Je lui fis signe que je comprenais parfaitement. Je voulais surtout qu'elle arrête sa litanie, car je sentais venir la nausée. Elle était une excellente cuisinière. J'en étais sûre. Elle avait nourri toute sa famille. Je la croyais sans peine. Jamais elle n'avait raté un plat de toute sa vie. J'en étais persuadée. Et Robert avait toujours fait honneur à sa cuisine. Je l'imaginais aisément.

Sans illusion, je demandai à Robert s'il se sentait mal, ces derniers temps. Je crus qu'il allait parler, mais non, il se contenta d'une espèce de moue à peine perceptible que j'interprétei comme un *ma foi, je n'en sais rien*.

Sacré Bob ! Il était évident que je ne pourrais rien tirer de lui. Je me tournai donc vers sa mégère et la laissai me raconter les dernières frasques de son mari. Elle en était déjà à ... *non seulement, il ne mange rien, mais il a même vomi, avant hier. Vomi quoi ? C'est ce que vous voulez savoir ? Franchement, j'en sais rien... si c'est Dieu possible. Une espèce de bouillie noirâtre. C'étaient pas mes moules farcies, il les avait même pas touchées. Et depuis, plus rien.*

— A-t-il faim ? » demandai-je, histoire de me faire une place dans son monologue.

Non. Bob n'avait plus faim. Et c'était à n'y rien comprendre quand on savait le coup de fourchette qu'il avait toujours eu.

— Va-t-il à la selle ? » m'entendis-je demander avec ce sérieux qu'ont les toubibs quand ils cherchent à peser de toute leur science.

Bob n'allait plus nulle part.

Et si elle l'avait laissé faire, il serait resté au lit toute la sainte journée. Un monde ! Plus rien ne l'intéressait, même plus sa partie de pétanque, même plus la chasse ni son chien. C'était elle à présent qui devait — en plus de ses mille et une corvées — s'occuper de Balthazar. Mais depuis une semaine, *vous comprenez, j'en peux plus moi à force d'à force*, elle avait refilé le cador à leur fille Cécile, laquelle, heureusement, habitait à deux maisons de la leur.

Décidément, le caquetage de cette femme ne m'apprendrait rien sur l'état de son mari. La seule chose qui ressortait de ce salmigondis de paroles était que Bob vivait comme un zombie depuis bientôt trois semaines. Je me tournai vers la momie afin de lui demander de bien vouloir enlever ses vêtements et aller s'étendre sur la table. Et, pour me faire grâce du sketch que je sentais venir, j'annonçai mon intention d'aller me laver les mains avant de procéder à l'examen du sujet.

En fait, je filai direct à la cuisine et allumai un clope.

La cigarette du condamné, pensai-je.

Je l'ai écrit précédemment : en pratiquant ce métier, j'ai souvent eu l'impression (insoutenable parfois) de mener une expérience voyeur-exhibitionniste ou peut-être simplement théâtrale.

Disons cela, ce sera, je l'espère, plus constructif.

D'ailleurs, en y repensant bien, les aménagements que j'avais apportés au cabinet, le choix et l'installation des meubles et des objets n'avaient-ils pas été entourés du même soin que j'aurais apporté à un décor ? Il ne manquait qu'une tenture rouge de théâtre.

J'avais fait, au début de mes études, une des lectures les plus surprenantes et déconcertantes de mon existence. Il s'agissait d'une *ontologie de la médecine* présentée par l'auteur non comme une science (encore moins une science exacte), mais comme un faisceau de croyances arbitraires

et uniquement validées par une époque et une région du monde.

L'idée d'une médecine considérée comme une construction arbitraire et variable en fonction de l'espace-temps dans lequel elle se manifeste m'avait plongée dans la perplexité. J'avais alors repensé à mes maladies infantiles, « mes » rhumes, bronchites et angines ; j'avais passé en revue les maux dont j'avais été atteinte (peu nombreux), et la façon dont un médicament en était venu à bout. Remettre tout cela en cause me coûtait. Et puis, j'avais toujours été une fille aristotélicienne. Pour moi, une chose était cette chose et non cette chose et son contraire. Enfin, bref, après avoir lu consciencieusement ce livre, je l'avais définitivement refermé, puis j'avais remisé mon vertige comme j'avais pu, et continué ma vie comme avant.

Depuis, des gens comme Robert avaient défilé dans mon cabinet. C'étaient plutôt des cas de ce genre que je recevais, rarement sinon jamais de grippez ou de gastro-entérites. Les gens ne venaient pas chez moi pour une « simple maladie » pouvant se satisfaire de quelques cachets, voire d'une intervention chirurgicale. Ils arrivaient avec des *histoires*, des relations louches et infréquentables avec l'existence. Ils venaient chez moi après que leur Golem leur avait échappé et qu'ils se sentaient trop honteux pour l'avouer à des gens diplômés de l'académie, de *véritables médecins* conventionnés.

Parmi ces patients ou, devrais-je dire, pour être en accord avec la législation française : parmi mes *clients*, un bon nombre avait déjà soudoyé en vain leur toubib, une

tapée de spécialistes en *ogue*, leur curé, les magnétiseurs et autres guérisseurs magiques, leurs saints protecteurs... ils aboutissaient chez moi, au bout du compte et en désespoir de cause, dans mon décor propre et sympathique. La chemise blanche *Agnès B.* que je portais par principe, ne leur évoquait que la propreté immaculée ; rien dans ses plis impeccables ne leur rappelait la fatalité de la blouse blanche. Pour eux, je devenais l'alternative à la médecine pure et dure qui n'avait pas su les écouter ; j'étais transparente, ne faisant qu'un avec les murs de l'immeuble, la douceur des lumières tamisées, le silence léger du navire...

Bref, j'écrasai mon mégot, me lavai les mains et m'en retournai à mon couple de *clients*.

Robert était allongé sur la table. Il avait croisé ses mains sur la cavité obscène qu'était devenu son ventre. Elle se tenait debout à ses côtés.

Je n'avais encore jamais donné de soin à un squelette couvert de peau, et je me demandais vraiment ce que j'allais pouvoir inventer pour que cette consultation ait les apparences de la normalité.

J'examinai le corps, mais il n'y avait rien à voir et encore moins à faire. Je demandai à la vieille d'aller s'asseoir plus loin et j'éteignis une lampe.

Puis je fis semblant de faire quelque chose.

Au bout d'un moment que je jugeai suffisant, je fis semblant d'arrêter.

« Ce sera tout pour aujourd'hui, dis-je sur le ton assuré que savent prendre les véritables professionnels.

— Avec ce que vous lui avez fait, il va manger, docteur ? »

La férocité de cette femme n'avait décidément aucune mesure. Je la fixai. L'envie de la réveiller d'une gifle faillit m'étouffer, mais je savais bien que cela n'était pas une l'attitude attendue d'un *thérapeute*. Je refrénaï donc mon impatience de mon mieux, concentrant plutôt mon énergie à rechercher une phrase assez banale pour être entendue, assez précise pour être comprise.

« Je crois que votre mari n'a plus envie de se nourrir, essayai-je.

— Mais je sais ! C'est justement pour cela que je vous l'ai emmené ! Il faut qu'il mange, autrement il va finir par tomber malade.

— Peut-être que votre mari en a assez, insistai-je.

— Oh, mais ça, je le sais, fit-elle, hystérique. Je le sais que trop bien.

— Alors, il serait peut-être temps de le laisser partir tranquille. »

Elle me regarda comme si j'avais été un monstre ou plutôt un charlatan, une incompetente notoire, une idiote, une cinglée.

« Mais à force de pas manger, il va finir par tomber malade ! »

Je pris le ton de la confidence pour lui suggérer que son mari était *déjà* malade, et depuis longtemps, et que vu l'état dans lequel se trouvait son corps, il avait dû dépasser les stades ultimes de la maladie. J'essayai de lui expliquer qu'il y a parfois des mystères qui font que la chose s'éternise... mais plus je lui parlais, plus la vieille devenait hargneuse, mes arguments ne réussissaient qu'à attiser son hostilité.

Je me mis à regretter mes inutiles propos. Et pour me donner le sentiment d'avoir été utile malgré tout, et de ne pas prendre leur argent pour rien, je rhabillai moi-même le pauvre Bob, en prenant mille précautions pour ne pas briser un de ses membres qui semblaient sur le point de s'effriter. Alors que j'étais penchée près de son crâne tavelé, je lui chuchotai à l'oreille de me pardonner pour ce que je lui avais fait subir, mais il ne m'entendit pas. J'enfilai ses chaussures fraîchement cirées sur les bouts de bois qu'étaient ses pieds et, le prenant dans mes bras, je le fis glisser jusqu'au sol.

La vieille voulait un autre rendez-vous, mais je lui conseillai d'attendre d'abord les résultats de la séance.

Je les accompagnai ensuite jusqu'au seuil du cabinet et les regardai s'enfoncer tous les deux dans la partie sombre de l'escalier.

*

Quelques jours plus tard.

Une femme toute guillerette, la cinquantaine, m'aborde dans la rue Louis Blanc, alors que je rallie en hâte le cabinet. Elle se présente. Cécile, fille cadette de Robert G. Elle m'annonce que, grâce à mes soins, le soir même de la séance, son père a accepté de goûter au cassoulet de Castelnaudary envoyé par un de ses fils installé dans le Sud-ouest. Un vrai cassoulet, canard confit et mogettes, fabrication artisanale. Oh, il n'a pas avalé une grande quantité, mais tout de même... et depuis, il s'est remis à manger un peu. Excellent signe. À ce train-là, il devrait vite se requinquer.

Ce fut alors plus fort que moi, je ne pus m'empêcher d'imaginer le système digestif du vieil homme. Sa langue violacée et cartonneuse dans sa bouche inerte, son œsophage desséché, son estomac : poche ulcéreuse et flaccide, à peine lubrifiée de suc gastriques périmés ; le dédale désert de ses intestins, labyrinthe de chair momifiée... et là-dedans, le cassoulet artisanal de Castelnaudary, son canard confit et ses mogettes, comme une abjecte monstruosité. Je revis sa poitrine efflanquée, se soulevant à peine, la peau ridée de son ventre recouvrant comme un linceul des vestiges de viscères, et ses membres décharnés comme des branches en hiver, les rotules indécentes de ses genoux disproportionnés, et partout sur sa peau, ces tâches qu'on appelle « fleurs de cimetière ».

Je n'en pouvais plus.

« Je n'ai pas pu parler tout net à votre mère, car elle ne m'écoutait pas, mais je vais me permettre de vous dire ce que je pense. Ce dont votre père a besoin, ce n'est pas de manger, mais de mourir en paix. »

Elle me dévisagea alors, comme si elle s'était trouvée en présence d'une folle échappée de l'asile.

« Qu'est-ce que vous dites ?

— Ce que vous avez entendu, madame.

— Mais c'est ridicule !

— Ridicule ? Comment le trouvez-vous alors, dites-moi.

Et devant son silence scandalisé, j'enchaînai : Cette maigreur ! Il n'a plus que la peau sur les os ; ce mutisme : il ne répond plus quand on lui parle, c'est à peine s'il

comprend qu'on s'adresse à lui... »

Mais au fur et à mesure que j'énumérais ces observations que n'importe qui aurait pu faire, je réalisais qu'elles étaient incompréhensibles à son entendement.

« Il est atteint de cachexie, essayai-je, en dernier ressort.

— Atteint de quoi ? »

J'avais enfin réussi à capter son attention. Je lui expliquai brièvement ce qu'est la cachexie : l'état d'épuisement et d'amaigrissement grave, irréversible, qui accompagne la phase terminale de certaines maladies chroniques.

« Vous avez bien dû consulter, fis-je, désespérée. Votre père est malade, vous devez le savoir, les médecins ont dû vous le dire...

— Je ne vous crois pas, fit-elle. Mon père ne peut pas mourir. C'est impossible. »

Je n'avais plus rien à objecter. C'était ainsi. Pour certains d'entre nous, loin d'être une conclusion logique à toute naissance, la mort est seulement une probabilité et encore... il y a toujours après elle la possibilité d'une vie éternelle, voire d'une résurrection de la chair. Robert G. et sa famille faisaient partie de ceux pour qui la mort est une offense. Et pour ces gens, on ne peut rien. Même pas leur en vouloir de sanctifier la vie, car après tout, c'est peut-être cela et rien d'autre qu'ils expriment en refusant de s'agenouiller devant la mort. S'ils avaient réussi à ne pas croire un mot de leurs médecins & spécialistes, s'ils avaient réussi à nier l'évidence, comment auraient-ils pu me prendre au sérieux ? Voilà encore de quoi distraire et réjouir les

dieux... Atropos, chère Parque, quelle plaisanterie avais-tu inventé pour amuser tes sœurs ? De quel pari olympien Bob G. faisait-il les frais ? Combien de temps encore avant que tu te décides à refermer les deux branches de tes ciseaux sur le fil de son ignoble existence ?

*

Il y a des gens pour qui la maladie, et la mort plus encore, sont une offense, et celui qui ose annoncer l'une ou l'autre n'est rien de plus qu'un provocateur à qui l'on aimerait arracher la langue.

Je savais que j'avais humilié cette famille et que, lorsque le moment d'Atropos viendrait, ils penseraient à moi comme à l'oiseau de mauvais augure, la pauvre chouette qui finit clouée sur la porte de la famille endeuillée. Ils me haïraient longtemps. Mais je n'avais pas trouvé en moi la malignité de leur laisser imaginer des lendemains radieux, le retour en force de la vie, l'éternel printemps.

*

Quatre jours plus tard, je vis placardé l'avis de décès de Robert G. sur le panneau d'affichage de la mairie.

Voilà, c'était fait. Les deux cent trente-quatre membres du clan G. pouvaient maintenant me haïr jusqu'au jour du jugement dernier et de la résurrection de la chair.